

DOSSIER PEDAGOGIQUE LE FRUIT DE LA CONNAISSANCE

Librement adapté de la bande dessinée *L'Origine du Monde* de **Liv Strömquist** publiée aux éditions Rackham.



Edito

A l'origine du spectacle il y a le désir de transmettre les informations capitales que nous avons toutes les trois apprises en lisant la Bande Dessinée de Liv Strömquist *L'origine du monde*. Très tôt dans le processus de création, les notions de transmission puis d'ateliers qui accompagneraient le spectacle nous ont paru primordiales. Parce qu'adolescentes nous aurions aimé avoir cette connaissance. Malgré un formidable travail de vulgarisation, bien des choses restent à dire, nous ne serons pas trop de messager.e.s !

La rencontre avec le milieu scolaire est donc au cœur de la démarche artistique et le spectacle est pensé pour rencontrer ce public-là.

Abordant, sous la forme de l'humour, des notions encore considérées comme honteuses, nous serons particulièrement attentives à offrir aux élèves un cadre sécurisant afin de pouvoir parler et jouer autour de ces questions. En respectant la pudeur de chacun.e des participant.e.s et en étant très attentives à ne pas formater de nouveaux clichés ou raccourcis de pensées opposant filles et garçons.

Laurène Brun a reçu en 2019 une formation du planning familial de la Haute Garonne pour des séances d'éducation à la vie sexuelle et affective.

Ce dossier pédagogique est une proposition d'exercices et de réflexions mise à la disposition des enseignant.e.s. Dans la mesure du possible, il peut être opportun d'envisager l'achat de la BD par le CDI.

Sommaire

1- Edito

3- Avant de voir le spectacle

3- Analyse du titre

4- Lire un extrait de la BD

5- Concours de Fanzine

6- Analyse de l'espace : comment faire de la bd au théâtre

7- Après la représentation, pistes de travail

8 & 9 Exercices

10- Annexes

10/11 - Annexe 1 Interview de Liv Strömquist par Laurence Le Saux. Journal Télérama

12/13 - Annexe 2 La nature féminine, une savante culture, Journal Le monde 13/14 - Annexe 3

14/18 - Annexe 3 On commence à peine à en parler : la lente évolution de la représentation du clitoris, France infos

19/20 - Annexe 4 Pour aller plus loin : **Sitographie, Filmographie, Émissions radio et Bibliographie**

21/24 - Annexe 5 Le début du chapitre 1 de la BD *L'Origine du monde* de Liv Strömquist

Avant De Voir Le Spectacle

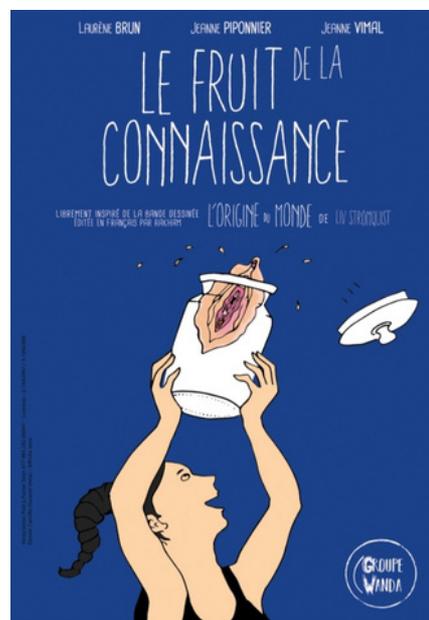
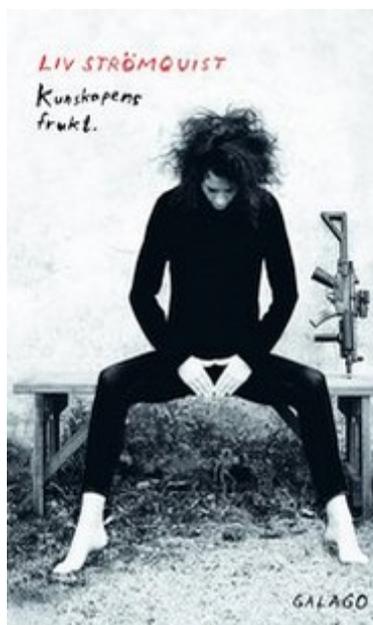
IMAGINER LES ENJEUX DU TEXTE ET DE LA REPRÉSENTATION

Analyse du titre

En Suédois, langue d'origine de Liv Strömquist, la BD porte le titre « LE FRUIT DE LA CONNAISSANCE », en Français, ce titre a été traduit par « L'ORIGINE DU MONDE ».

● Quelles pistes nous donnent ces deux titres ?

« J'aime beaucoup la polysémie qu'il y a autour du titre « l'origine du monde ». Ce jeu de mot nous amène à considérer le sexe de la femme comme point de départ de la naissance de l'humanité et également comme point de départ d'une pensée, de la construction d'une société, voire d'une civilisation. Comme si ces malheureuses interprétations « originelles » avaient tracé les sillons de nos mentalités actuelles. Vous conviendrez par conséquent qu'il serait temps d'y renoncer au profit de « la connaissance ». Laurène Brun



De gauche à droite : 1- Couverture de la BD en Suédois
2- Couverture de la BD en Français
3- Affiche du spectacle

→ Les deux titres ont en commun de parler du sexe féminin sans le nommer.

→ L'affiche du spectacle, fait référence aux organes de Saartjie Baartman, la « Vénus hottentote », exposés au musée de l'Homme à Paris, jusqu'en 1974, dont il est question dans la BD et dans le spectacle.



◆ Pour aller plus loin : en Annexe 2 vous trouverez un article passionnant paru dans le Journal Le Monde sur la prégnance du contexte social et politique quand à la vision « scientifique » du sexe féminin : *La nature féminine, une savante culture*.

Lire un extrait de la BD

En Annexe 6 vous trouverez à votre disposition le début du chapitre 1 de la Bande Dessinée. Le format BD est souvent plus facile à lire que les ouvrages de référence sur le sujet, ce qui en fait un outil de vulgarisation formidable. Rencontrer l'œuvre de Liv Strömquist avant de voir notre adaptation peut être une bonne façon de préparer les élèves à la venue du spectacle.

Concours de Fanzine

Fanzine : Un fanzine (contraction de l'expression anglaise « fanatic magazine ») est une publication, imprimée ou en ligne, périodique ou non, institutionnellement indépendante, créée et réalisée par des amateurs passionnés pour d'autres passionnés. Publiés sous l'égide du Do it yourself (« faites-le vous-même »), les fanzines ont été popularisés par le mouvement punk»²

«J'ai commencé il y a douze ans en créant des fanzines chez des amis. Rapidement, ils ont rencontré un vaste lectorat [...] Il n'y a pas besoin d'exceller au dessin pour le pratiquer. Quand j'ai commencé, je n'avais ni table ni règle. Après mon premier livre - qui était très mal dessiné -, j'ai acheté une règle pour tirer des traits droits et faire des cases à peu près correctes...»³



● **À partir du texte (ci-dessous) de ces 3 cases de la BD** qui n'ont pas de dessins, demander aux élèves d'en inventer, en étant décomplexés quant à la qualité finale du trait, comme nous y invite l'auteure ! (Il est possible de découper le texte en plusieurs cases de BD, de rajouter des mots, des commentaires etc, et d'utiliser plusieurs techniques, collages, feutres... !)

1. « Mais Saint-Augustin ne s'est pas cantonné à des pensées de célibataire à longueur de journée Au lieu de ça, il pense énormément au sexe ! Et aux femmes ! Et au sexe des femmes ! »
2. « Le baron Georges Cuvier ne fut pas seulement baron mais aussi paléontologue et zoologue. Et il avait un passe-temps tout à fait spécial. »
3. « Cette idée du sang menstruel doté de pouvoirs magiques l'a rendu précieux – particulièrement pour ceux qui avaient du mal à s'en procurer. »

² Source : Wikipédia

³ Liv Strömquist interviewée en janvier 2017 par Clémentine Gallot pour le journal Libération.

Analyse de l'espace : comment faire de la BD au théâtre ?

« Une bande dessinée (communément raccourci en BD ou bédé) est une forme d'expression artistique, souvent désignée comme le « neuvième art », utilisant une juxtaposition de dessins (ou d'autres types d'images fixes, mais pas uniquement photographiques), articulés en séquences narratives et le plus souvent accompagnés de textes (narrations, dialogues, onomatopées). Will Eisner l'a définie (avant l'émergence d'Internet) comme « la principale application de l'art séquentiel au support papier ».4



Photo des répétitions, Cazères, 2016

On le voit, dans la définition qu'en donne ici Wikipédia, la BD a pour caractéristique les images fixes et séquentielles, permettant une liberté incroyable dans la narration.

Dans sa BD, Liv Stomquist ne s'en prive pas ! Elle propose une fabuleuse galerie de personnages, d'espaces et d'époques. De la bande des instigateurs de la grande chasse aux sorcières du XVème siècle à Sigmund Freud, de Saint-Augustin à Jean-Paul Sartre, les personnages rencontrés ne suivent pas un ordre chronologique. Dans la mise en page de l'autrice, d'une case à l'autre se côtoient tant les statues grecques que les rappers d'aujourd'hui, la reine Christine de Suède et les poupées barbie.

● **Réfléchir avec les élèves à des idées de scénographie : comment pourrait-on représenter plusieurs espaces ? Peut-on imaginer jouer dans des cases de BD ? projeter des dessins ? Comment passer d'un personnage à l'autre ? etc.**

« Adapter une bande dessinée sur un plateau de Théâtre est une recherche difficile mais savoureuse. Il s'agit, pour nous les comédiennes, de prendre en charge à la fois la parole et les dessins, le texte et les bulles. Liv ne s'est pas contentée d'illustrer son propos de dessins humoristiques, elle a aussi intégré des images historiques, des schémas, des tableaux de maîtres, des documents de manuels de biologie et aussi des scènes de fictions, dialogues inventés de moments d'histoire qui auraient pu se dérouler. Ses choix d'écriture, de style, de police nous donnent des pistes sur la façon dont on peut s'emparer de sa langue, choisir de marteler des mots ou de les chuchoter. Lorsque l'autrice parle de son style, elle évoque le mouvement Punk et les fanzines. On ne peut donc pas passer à côté de cette liberté et de cette insolence. »5

4 Source : Wikipédia

5 Laurène Brun, porteuse du projet d'adaptation de la BD avec le groupe Wanda

Après La Représentation, Pistes De Travail



Atelier, Villeurbanne

COMPRENDRE PAR LE JEU, LES ENJEUX DE LA PIÈCE

Le consentement, les menstruations, la première fois, la honte sont autant de notions abordées dans le spectacle, sur lesquels nous revenons en ateliers.

« Quand j'étais ado, j'avais honte de mon corps – particulièrement quand le sujet des règles arrivait sur le tapis. A cause de cela, je me suis intéressée, plus tard, à la honte : pourquoi la ressentons-nous même quand nous ne sommes pas fautifs ? [...] Mais comment cette honte se construit-elle culturellement, d'où vient-elle ? » 6

● **Exprimer en un mot** son ressenti du spectacle.

6 Liv Strömquist interviewée par Laurence Le Saux pour le journal Télérama (cf annexe1)

- **Se présenter avec un cliché** correspondant au genre auquel on appartient et un autre cliché appartenant au genre opposé.



◆ Pour aller plus loin : on peut proposer aux élèves le visionnage du court métrage *Majorité opprimée* d'Éléonore Pourriat (cf annexe 4)

- **Le jeu du consentement** : Faire circuler une balle dans le cercle, envoyer le ballon à un camarade choisi au hasard uniquement s'il répond OUI à la question « acceptes-tu que je t'envoie la balle ? » ou « es-tu ok pour recevoir cette balle ? »
- **La photo** : En demi groupe ou petits groupes les élèves marchent dans l'espace. Quand on claque dans nos mains ils se figent en une photo de la situation qu'on leur donne. On les interroge chacun l'un après l'autre sur qui ils sont : comment s'appelle leur personnage ? Quel âge a-t-il/ t'elle ? Que ressentent - ils/elles ? Pourquoi sont-ils/elles là ? Etc.

Sujets proposés :

- On fait un discours devant une foule pour défendre nos convictions politiques/féministes.
- On est juges et jurés d'un procès de sorcière
- On a ses règles en public
- On est visiteurs d'un zoo humain et on est venu voir la "Vénus noire"
- on est chirurgiens/chirurgiennes et on pratique une mutilation génitale
- on est du sexe opposé au notre
- on danse seul.e devant tout le monde.

● **Les trois photos :**

On donne un thème et ils ont cinq minutes pour établir leur situation. Ensuite ils doivent jouer la situation en trois photos.

Sujets :

- Un examen gynécologique ou un accouchement qui tourne mal
- L'exposition de Saartjie Baartman le jour de l'inauguration...



Photo du spectacle

● **Les traducteurs :**

Une conférence sur le sexe féminin est donnée en suédois par un.e élève, elle est traduite en direct en français par un.e traducteur.ice...

- **Tous en scène !** En se servant du début du chapitre 1 de la BD mis en annexe (5), la classe sera divisée en trois groupes. Deux groupes tenteront une adaptation du septième ou sixième numéro de la liste de ces hommes qui se sont « un peu trop intéressés » à ce qu'on appelle les « organes féminins ». Le troisième groupe jouera les jurys et aura pour mission l'organisation du concours, l'arbitrage et la remise du prix au grand gagnant...

« Il faudrait pouvoir lâcher prise. Vraiment. Ne plus assigner et s'assigner l'autre et soi à un rôle préconçu. Ne plus assigner une identité préconçue. Ni celle de la reproductrice. Ni celle de la poupée Barbie. Ni celle du héros. Ni celle de celui qui sait. Ni celle du tombeur. Ni rien d'autres de prédéterminé. Parvenir à fluidifier les situations. Ne pas s'arc-bouter sur une image fixe de l'homme que nous voudrions être, et surtout paraître. Surmonter l'éventuelle honte ou l'embarras[...] Ne plus voir en l'autre une cible à atteindre, un objet à saisir, l'occasion d'une démonstration de force, mais un sujet volontaire, qui ne se dégrade nullement en se comportant aussi librement que « nous ». L'égalité est libratrice parce qu'elle révèle les artifices du théâtre social qui nous imposait à l'un comme à l'autre, un rôle écrit d'avance. S'ouvre alors un espace de confiance en soi et en l'autre, comme une terre inexploree où quelque chose de nouveau et de commun peut se construire. » 7

Annexes

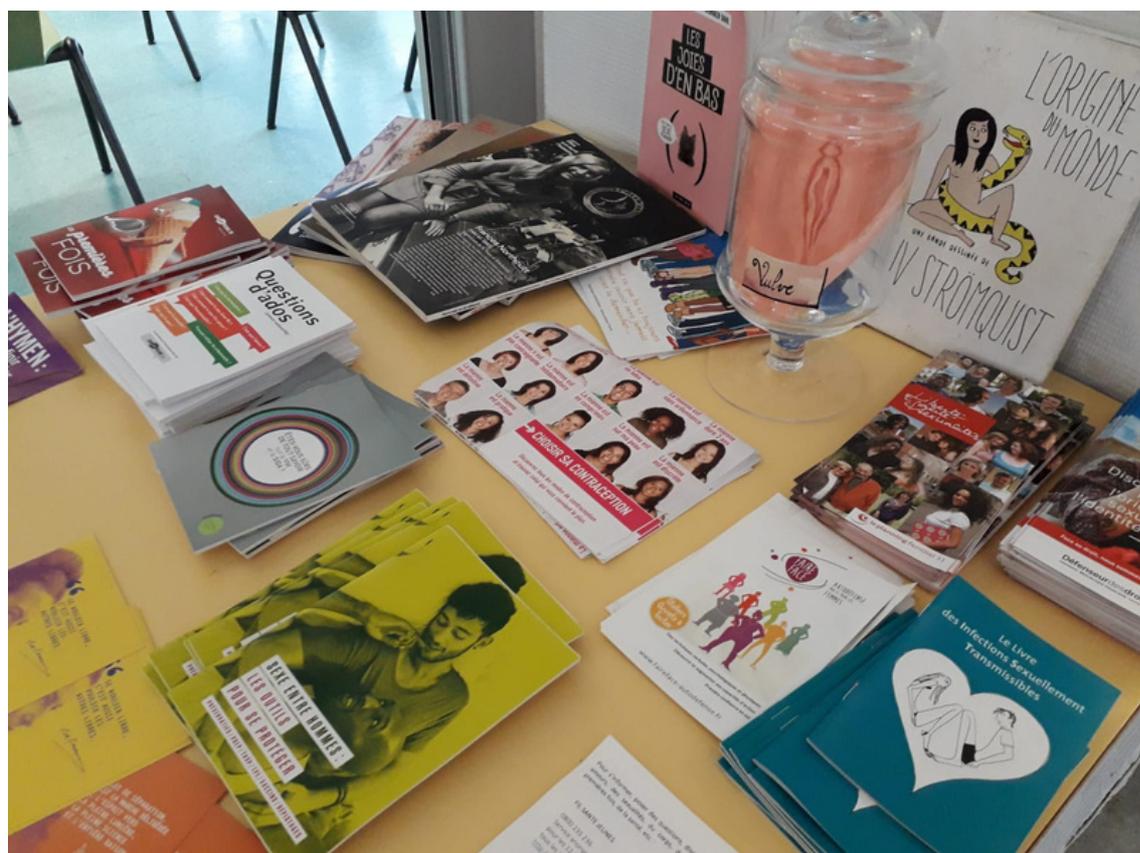


Table des documents ressources proposés par le Groupe Wanda à l'issue de la représentation, collègue Noé.

ANNEXE 1

TÉLÉRAMA

Liv Strömquist, auteur de *L'Origine du monde* : “Les femmes ont tendance à avoir honte de leur corps”

- [Laurence Le Saux](#)
- Publié le 08/03/2017. Mis à jour le 01/02/2018 à 09h01.

Dans cette bande dessinée, l'auteure suédoise livre une histoire culturelle du sexe féminin et sa perception à travers les âges. Un récit militant dont l'objectif est d'éclairer, pour en finir avec le sentiment de honte qu'éprouvent de nombreuses femmes à l'égard de leur corps.

Ce sont des « *zinzins de la zézette, furieux de la foufoune, maboules de la moule* » qui, au fil des siècles, ont stigmatisé le sexe féminin — et opprimé, voire torturé les femmes. Citons par exemple le docteur Isaac Baker Brown (1811-1873), qui conseillait l’ablation du clitoris pour lutter contre la dépression ou l’hystérie... Dans la bande dessinée *L’Origine du monde*, la Suédoise Liv Strömquist (déjà auteure du futé *Les sentiments du prince Charles*) déroule la façon dont on a considéré le sexe féminin au fil de l’Histoire. Elle livre une démonstration ironique glaçante, militante, nécessaire.

Pourquoi ce livre ?

Je m’intéresse aux droits des femmes depuis très longtemps, et j’ai publié des tas de bandes dessinées sur le sujet. Il y a quelques années, dans un petit café féministe, j’ai entendu une fille dire que le clitoris était un organe de grande taille — le contraire de ce que j’ai appris à l’école. J’ai été choquée de réaliser que je connaissais si peu l’histoire culturelle de mes propres organes génitaux. J’ai donc décidé de l’étudier, et peut-être même d’en tirer un album.

Que percevez-vous de la façon dont les organes génitaux féminins sont considérés en général ?

Quand j’étais ado, j’avais honte de mon corps — particulièrement quand le sujet des règles arrivait sur le tapis. A cause de cela, je me suis intéressée, plus tard, à la honte : pourquoi la ressentons-nous même quand nous ne sommes pas fautifs ? Les femmes ont tendance à être honteuses de leur corps, leurs parties génitales et leur sexualité, même quand elles sont victimes d’abus sexuels. Mais comment cette honte se construit-elle culturellement, d’où vient-elle ? Voilà ce que je voulais explorer à travers mon livre.

Parmi les théories de “grands hommes” que vous citez, laquelle vous a le plus choquée ?

Celle du médecin américain John Kellogg — oui, l’inventeur des corn-flakes —, qui préconisait de verser de l’acide sur le sexe des femmes se masturbant...

Quelles réactions, aussi bien féminines que masculines, votre album a-t-il généré ?

Elles sont en général positives. Lors d’une exposition, certains ont toutefois été choqués et se sont plaints d’un dessin montrant une patineuse avec une tache de sang menstruel. Un visiteur s’est même évanoui en le voyant...

(Propos recueillis et traduits de l’anglais par Laurence Le Saux)

La nature féminine, une savante culture

De l'invention de la gynécologie à la théorie freudienne, des « pilules du désir » aux modèles neuronaux contemporains, la façon dont la science envisage la sexualité des femmes a toujours été soumise au contexte social et politique de l'époque, soutient l'historienne et sociologue Delphine Gardey

PROPOS RECUEILLIS PAR
CATHERINE VINCENT

Delphine Gardey, historienne et sociologue, est professeure d'histoire contemporaine à l'université de Genève, et actuellement résidente à l'Institut d'études avancées de Paris. Auteure de l'ouvrage *Le Lingé du Palais-Bourbon. Corps, matérialité et genre du politique à l'ère démocratique* (Le Bord de l'eau, 2013), elle a codirigé avec Marlène Vuille *Les Sciences du désir. La sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences* (Le Bord de l'eau, 334 pages, 22 euros). Un ouvrage passionnant qui s'intéresse aux discours savants sur la sexualité féminine, à leurs contradictions, aux contextes sociaux et politiques dans lesquels ils s'inscrivent et qu'ils transforment en retour.

Les sciences de la modernité, qui se fondent sur l'observation de la nature, ont longtemps fait du « féminin » un objet de prédilection. De quand date cette invention de la « nature féminine » ?

Vers la fin du XVIII^e siècle s'opère un grand partage entre raison et nature. Dans ce partage, les femmes sont classées du côté de la nature, les hommes du côté de la culture. L'idée que la femme puisse être l'égal de l'homme a certes circulé pendant la Révolution française, mais très vite, la parenthèse se referme : dès 1804, le code Napoléon prive les femmes mariées de droits juridiques, à l'instar des mineurs, des criminels et des aliénés. Et ce moment où les femmes sont empêchées d'accéder à la démocratie est rendu possible, notamment, parce que la science se place du côté de la nature. Les hommes sont les agents de la raison et du progrès, tandis que les femmes, êtres déraisonnables, sont des objets privilégiés de l'observation. Elles sont « la » différence, comme l'a thématisé la philosophe Geneviève Fraisse. « La » femme est donc un monde à explorer, cet autre que l'on doit apprendre à connaître en tant que corps et être sexué.

Comment ce prisme oriente-t-il le regard savant porté sur la sexualité ?

Dans un premier temps, seul le féminin est sexué – comme si les hommes, qui représentent l'universel, n'avaient pas d'appareil génital. Toute l'attention des médecins se concentre sur la capacité de reproduction des femmes, ce qui conduira à la naissance de disciplines spécifiques – l'obstétrique, puis la gynécologie qui émerge dans le courant du XIX^e siècle. « *Tota mulier in utero* » – toute la femme est dans l'utérus. Et l'utérus, c'est la reproduction, mais c'est aussi le sexe. Ce sexe qu'on ne comprend pas, le mystère, cette incommensurabilité de la différence féminine qui va être l'un des grands questionnements du XIX^e siècle, et dont une figure principale sera l'hystérique.

Quand cette science de la sexualité commence-t-elle à s'intéresser au plaisir ?

Durant la majeure partie du XIX^e siècle, on considère que la sexualité masculine « normale » – c'est-à-dire hétérosexuelle, coitale, dénuée de « perversions » – est nécessaire à la condition de l'homme. La femme, en revanche, doit être tenue dans l'ignorance des choses du sexe. Ce n'est que dans le dernier tiers du XIX^e siècle que l'on commence à considérer que les femmes peuvent éprouver du plaisir. Cette évolution des mentalités se fait dans un contexte social bien précis : on estime que ce plaisir serait profitable à la relation conjugale. Les mariages aristocratiques étaient des mariages d'arrangement, dans lesquels la question de l'harmonie sexuelle n'intervenait guère. Mais, à cette époque où triomphe le mariage bourgeois, l'entente conjugale – et donc sexuelle – devient un critère du bonheur familial. Dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, elle devient un facteur de stabilité : en Suisse notamment, on voit se développer des consultations conjugales, sorte de conseil thérapeutique ayant pour but de limiter les divorces, autorisés par la loi mais considérés comme un péril social. Cette attention portée par les juges et les médecins à la mésentente sexuelle des couples s'exerce parfois en faveur des femmes, par exemple quand il s'agit de déterminer ce qui est tolérable en termes de consentement aux « besoins » ou manies sexuelles du mari.

À la même époque, la théorie freudienne fait scandale pour avoir placé la sexualité au cœur de la vie psychique de tous les humains – enfants compris. Désormais, le plaisir et l'orgasme ne s'écrivent plus seulement au masculin...

Freud n'est pas le seul à y avoir contribué. Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, dans plusieurs villes d'Europe, divers acteurs – médecins et scientifiques – modernisent la pensée sur la sexualité. Alors que, pour l'essentiel, les médecins de la période victorienne contribuaient à définir la norme médicale et sociale de la sexualité et à réprimer toute « déviance » sexuelle (onanisme, homosexualité, etc.), ces penseurs vont, pour la première fois, témoigner d'une forme d'« optimisme sexuel » : la sexualité devient partie prenante de la vie normale de l'individu, et sa répression une entrave à son développement – y compris chez les femmes.

À cet égard, la contribution du médecin et psychologue britannique Havelock Ellis (1859-1939) est l'une des plus émancipatrices de

l'époque. Il considère en effet la masturbation comme un acte absolument naturel, et l'excitation clitoridienne comme un phénomène similaire à l'érection. Il contredit ainsi la théorie freudienne selon laquelle la sexualité clitoridienne est une phase intermédiaire du développement de la femme, devant être dépassée à l'âge adulte par un « stade » exclusivement vaginal.

Tout en ouvrant pour la femme une voie d'émancipation majeure, Freud laisse donc la porte à moitié fermée. Et pour longtemps...

La révolution psychanalytique a considérablement fait bouger les lignes, puisque la répression de la sexualité y est considérée comme l'une des raisons de la névrose des femmes. Mais Freud est aussi un homme de son temps, et le modèle de la conjugalité et de la reproduction familiale – c'est-à-dire la pratique coitale – est inconsciemment présent dans toute sa pensée. En homme de son temps toujours, il bâtit une théorie asymétrique qui





CHRISTELLE DAULT

« La question du désir des femmes comporte des enjeux qui ne sont pas toujours visibles – l'important est d'en prendre conscience »

d'études de cas – menées le plus souvent sur des sujets considérés comme « anormaux » –, mais d'une étude quantitative sur une sexualité considérée comme « normale ». C'est le début de ce que l'on peut appeler une science « positive » du sexe, une science du grand nombre qui permet d'établir les traits de la sexualité des Américains telle qu'elle se fait.

Si l'enquête de Kinsey fait scandale, c'est qu'elle montre que 85 % des Américains ont des comportements que la loi d'alors réprime. Elle révèle que la masturbation, les rapports sexuels avant le mariage et extraconjugaux, les expériences homosexuelles sont des pratiques courantes. Dans l'Amérique très puritaine des années 1950, comme dans toutes les socié-

tés chrétiennes, c'est la conjugalité et l'institution de la famille qui prescrivent la norme sexuelle. Tout le reste est considéré comme déviant. Kinsey jette donc un pavé dans la mare, et déplace les critères de ce qui est normal et anormal en matière de sexualité.

De quelle manière ces connaissances nouvelles vont-elles transformer les normes sociales, notamment en matière de sexualité féminine ?

Dès les années 1950, une partie de la communauté scientifique prend ces résultats en compte. Mais on est alors en plein macarthysme : les résistances aux idées progressistes sont très fortes, et il faudra attendre les années 1970 pour que ce savoir, aux États-Unis, débouche sur une véritable émancipation sexuelle de la société. L'enquête de Kinsey va toutefois avoir une autre conséquence. Parce qu'il est le premier à être véritablement intéressé aux fonctions sexuelles d'un point de vue comportemental, il va promouvoir une définition du sexe devant être étudié comme un phénomène « naturel » – idée qui trouvera son accomplissement, dix ans plus tard, avec les travaux de William Masters et Virginia Johnson.

Pour Masters, faire l'amour, c'est comme éternuer : c'est une fonction physiologique étudiable. Masters et Johnson vont donc créer un laboratoire du sexe, dans le but de mener une « vraie » analyse de l'orgasme : ils y enregistreront les données obtenues sur des centaines de femmes, d'hommes et de couples pratiquant la masturbation ou des rapports sexuels. Ce cadre expérimental et théorique est celui de la « pure » science – au sens où l'on définit la science à ce moment-là. Et quand Masters et Johnson, dans les années 1960, publient leurs résultats, ils rencontrent un succès médiatique et public considérable. Bien que la révolution sexuelle soit encore loin, ils deviennent des stars, car ils créent de toute l'autorité de la science le droit à l'orgasme – notamment pour les femmes, puisqu'ils mettent en évidence la multi-orgasme féminine et le rôle du clitoris. Les deux sexologues ouvrent alors une clinique pour traiter les troubles sexuels en se fondant sur la thérapie cognitivo-comportementaliste. Leurs travaux ouvriront la voie à la sexologie moderne des années 1960 à 1980 en Europe. Il s'agit d'une « clinique de la conjugalité » (car, à l'inverse de Freud, ils ne soignent pas la personne mais le couple), qui consiste pour l'essentiel à apprendre à l'un les besoins de l'autre.

Il ne s'agit plus seulement du droit au plaisir, mais de son obligation ?

D'une certaine manière, oui. Cette tendance va s'accroître avec la révolution sexuelle des années 1970, qui promeut l'émancipation individuelle. De nouvelles normes apparaissent alors dans la régulation de la sexualité. Dont l'injonction au plaisir, qui va définir les pratiques et les formes de médicalisation qui se développeront à partir des années 1980. Apparaît également la notion de « dysfonctions sexuelles féminines » : un basculement

au plan social, puisque cette notion n'est possible en tant que telle que lorsque le désir des femmes est devenu la norme. Dès lors, toute une série d'acteurs de la médecine sexuelle, psychiatres, médecins, mais aussi biochimistes et endocrinologues, vont s'employer à définir des catégories nosologiques, des catégories de troubles féminins auxquels l'industrie pharmaceutique peut proposer des remèdes. Lesquels remèdes, comme le montre la sociologue Marilène Vuille, ne font pas toujours suite à la description de nouveaux « dysfonctionnements » et à l'évaluation de leur prévalence, mais les précèdent souvent.

La médecine sexuelle contemporaine n'est donc jamais loin du marché, autrement dit du social et du politique ?

Les problèmes qu'on pose à propos du corps et de ses dysfonctionnements sont toujours sociaux et politiques, quoique suivant des modalités différentes selon les époques. La question du désir des femmes telle qu'elle s'énonce aujourd'hui dans les sociétés occidentales comporte des enjeux qui ne sont pas toujours visibles – l'important est d'en prendre conscience. C'est ce que tentent de faire les critiques féministes de cette médecine sexuelle, dont le mouvement est très vivace aux États-Unis. Elles se demandent, par exemple, si la mise au point d'une « molécule du désir » pour pallier l'hypoactivité sexuelle des femmes, équivalente au Viagra pour les hommes, est une bonne chose. Si les femmes n'ont pas de bonnes raisons, parfois, de ne pas vouloir accomplir l'acte sexuel, et si cela ne les prouve pas de s'y refuser. Cette « efficacité » de la sexualité féminine ne peut-elle pas avoir un impact négatif sur certaines personnes ? Pour qui est-ce un bien ? Dans quel contexte ? La controverse n'est pas seulement scientifique et médicale, elle est aussi politique et féministe.

L'étude de la sexualité humaine se poursuit aujourd'hui avec les neurosciences, qui s'attachent à établir les « modèles neuroaux » du désir.

Cette approche est-elle plus « pure » et détachée de nos représentations du monde que les précédentes ? Absolument pas. Dans la culture contemporaine, où la biologie joue un rôle central, l'étude du plaisir et du désir s'est déplacée de la molécule au cerveau, et les recherches menées à l'aide de l'imagerie cérébrale mobilisent une grosse partie des financements dans ce domaine. La tendance est moins que jamais à l'étude de la psyché, et va à une matérialisation croissante de la fonction sexuelle. De même qu'on estime que la prise d'une gélule pourrait répondre à un problème donné, l'expérience de la sexualité humaine se réduit ici à la réponse à un stimulus – ce qui est en soi discutable. Mais cette approche, présentée comme une science seulement physiologique ou cérébrale, n'est en fait pas du tout détachée du contexte social et politique de son époque. Cette conception est très liée à la théorie béhavioriste (le sexuel est une réponse à une stimulation) et à la théorie économique (le sexuel est une quête de « récompense »). En fait, c'est de la science « *as usual* » : ni plus ni moins aujourd'hui qu'hier, les sciences n'échappent à la culture. Et elles définissent, en retour, ce que notre société est et doit être.

La parole des femmes s'est progressivement libérée en matière de sexualité : quel est l'apport de ces témoignages dans la construction du savoir ?

Il est essentiel, dans le domaine des savoirs sur la sexualité, que les femmes, individuellement ou de façon organisée, puissent devenir des actrices conscientes et que leur voix puisse s'entendre. C'est le cas aux États-Unis, où la tradition du Women's Health Movement *(un courant féministe né dans les années 1960, dans le but d'améliorer les soins de santé pour toutes les femmes)* est plus ancienne et plus organisée qu'en Europe. Dans la controverse sur le Viagra féminin, par exemple, on voit émerger des collectifs de femmes qui portent des savoirs et des propositions alternatives. Ces groupes féministes d'expertise autour des avancées technologiques, scientifiques et médicales, qui se penchent également sur les questions relatives à la procréation médicalement assistée, n'existent pas en France. C'est dommage. ♦

Anatomie politique du clitoris

À la rentrée 2017, il s'est produit une petite révolution dans le domaine des manuels scolaires de sciences de la vie et de la Terre (SVT) : pour la première fois, l'un d'entre eux, conçu par les éditions Magnard, a représenté, dans son schéma de l'appareil génital féminin, le clitoris de manière anatomiquement correcte. C'est-à-dire d'une taille considérable. Depuis de nombreuses années, on sait en effet que la partie visible de cet appendice érectile, riche de 7500 terminaisons nerveuses (contre 6000 pour le pénis), se prolonge en faisant un coude à l'intérieur du corps, puis se sépare en deux arches qui viennent entourer le vagin à l'urètre – le tout faisant une dizaine de centimètres de long. Or, selon un rapport du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes publié en juin 2016, une fille de 15 ans sur quatre ne sait pas qu'elle a un clitoris. C'est dire l'importance de cette reconnaissance officielle. Mais que de temps il aura fallu pour en arriver là !

Comment un simple organe a-t-il pu donner, aux hommes comme aux femmes, tant de fil à retordre ? Car le clitoris, dans l'histoire médicale, culturelle ou politique, a toujours été un élément perturbateur. Dans la vision ancestrale de l'inversion entre le masculin et féminin, c'est un organe « en trop ». Et d'autant plus troublant qu'il est le seul à être uniquement dédié à la plaisir, sans aucune fonction reproductive.

OPÉRATIONS GÉNITALES

Dans un article sur l'anatomie politique du clitoris publié en 2012 dans les *Cahiers d'histoire*, l'historienne Sylvie Chaperon rappelle le faible nombre de descriptions présentes dans le corpus antique connu, la manière dont cet appendice est resté quasiment ignoré de la médecine jusqu'à la Renaissance, ainsi que les récits récurrents des opérations génitales visant à le réduire ou à le supprimer – une excision aujourd'hui encore pratiquée chaque année sur un à trois millions de femmes dans le monde. Si la fonction érogène de cet organe a été « ignorée ou d'axée, relativisée ou niée », cela tient en grande partie, note-t-elle, « aux relations de pouvoir qui structurent les rapports de genre ». Il s'agit bien, ajoute-t-elle, « d'une anatomie politique du clitoris, qui porte la marque de la domination masculine ».

Dans ce modèle androcentrique de la sexualité, les sociétés occidentales, jusqu'à un passé récent, ont procédé à une « excision culturelle » du clitoris – selon l'expression de Maia Mazurette et Damien Mascret, auteurs d'un petit livre très pédagogique sur *La Ravanche du clitoris* (La Musardine, 2007). Et parmi les grands exciseurs, il y a Sigmund Freud. Si l'homme n'est pas le premier, à la fin du XIX^e siècle, à concourir à rendre invisible cette petite excroissance, il lui assène le coup de masse. Sa théorie de la maturation sexuelle des femmes affirme en effet que l'orgasme clitoridien est infantile, et que le centre du plaisir, après la puberté, se transfère au vagin. Marie Bonaparte, patiente de Freud et pionnière de la psychanalyse en France, y croira tellement qu'elle se fera opérer du clitoris à trois reprises pour obtenir un orgasme vaginal – sans succès. La psychanalyste Melanie Klein, elle, fera le chemin inverse, et soutiendra que le clitoris est un organe féminin à part entière. Mais le mythe de l'orgasme vaginal perdura jusqu'aux années 1950 dans les milieux scientifiques. Et bien plus longtemps dans la société, participant à empêcher des milliers de femmes de découvrir le plaisir sexuel. Le clitoris, depuis, a acquis droit de cité, mais il reste toujours menacé d'invisibilité. Jusque dans l'industrie pornographique, où le cunnilingus n'est qu'une technique de lubrification préalable à la pénétration, tandis que la sodomie est banalisée. La sexualité féminine continue de subir les effets de ce que la philosophe américaine Nancy Tuana appelle « l'épistémologie de l'ignorance », cette activité qui étudie la manière dont on oublie d'approfondir certaines connaissances à des fins de pouvoir. ♦ C. V.

ANNEXE 3

"On commence à peine à en parler" : la lente évolution de la représentation du clitoris

L'organe est, pour la première fois, représenté en détail dans un manuel scolaire pour la rentrée 2017.

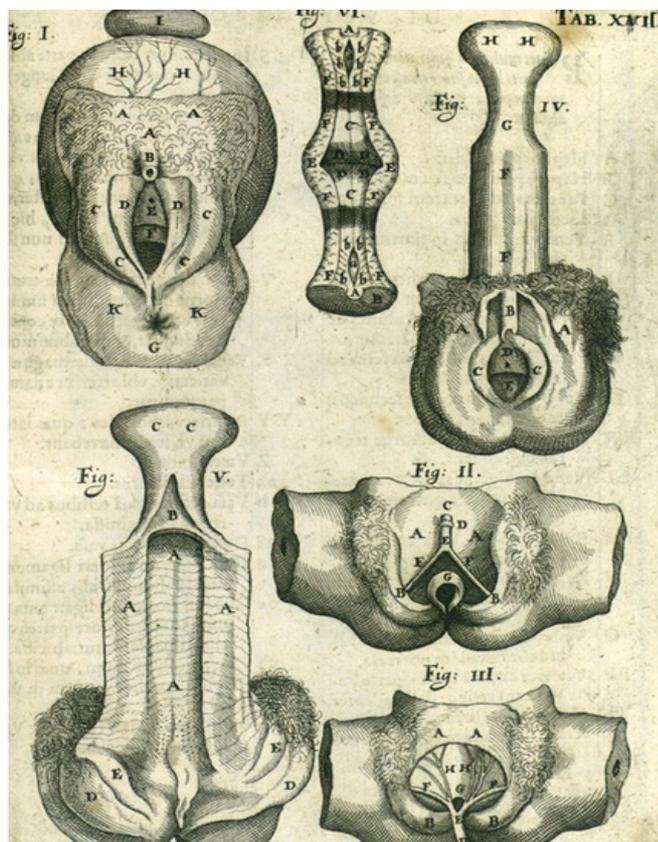
Le clitoris débarque dans les manuels scolaires. A la [rentrée](#), les élèves de collège et lycée, en cours de Sciences de la vie et de la Terre (SVT), vont pouvoir découvrir la forme, la vraie, d'un clitoris.

Enfin, seulement ceux qui consulteront le manuel des éditions Magnard. Car la lente évolution de la représentation de l'organe du plaisir féminin n'a pas encore atteint tous les livres scolaires.

L'organe est en effet passé par plusieurs phases, d'une période de progrès scientifique à une véritable omerta. France info a demandé au sexologue Jean-Claude Piquard, auteur de *La Fabuleuse Histoire du clitoris* (éditions H&O), de retracer l'histoire de l'organe du plaisir féminin.

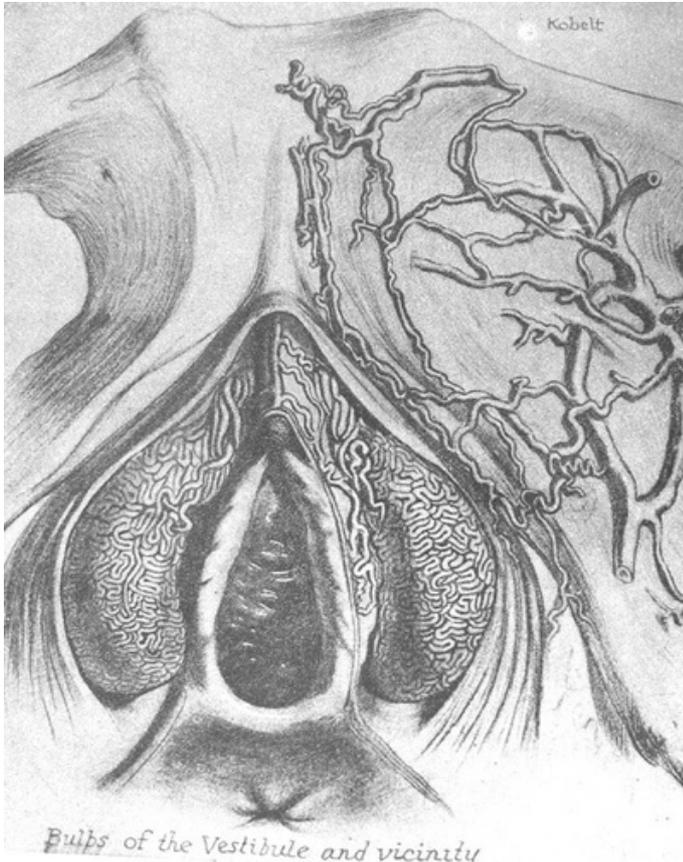
Au XVIe siècle, la découverte

En 1558, c'est la grande découverte. L'anatomiste italien Colombo parle, pour la première fois, du clitoris. Il décrit essentiellement sa fonction érogène. *"Il faut attendre 1600 pour la première représentation graphique. C'était déjà très proche de la réalité. On voyait le gland, le corps et les deux piliers, raconte Jean-Claude Piquard. L'époque a assisté à de grands progrès sur l'organe féminin."*



1850, la grande étape

En 1850, les études de l'anatomiste allemand Georg Ludwig Kobelt sont publiées en français. Il y fait de grandes découvertes sur le clitoris : les bulbes vestibulaires, par exemple, que l'on voit sur l'illustration ci-dessous. *"Il a également compris, en suivant les nerfs, que le clitoris regroupait une très grande quantité de terminaisons nerveuses"*, ajoute Jean-Claude Piquard.



Dans les écrits médicaux publiés au XIXe siècle, le sexologue salue une grande connaissance de l'organe. *"Il était connu et reconnu en tant qu'organe du plaisir féminin."* A l'époque, "les spasmes sexuels" féminins sont considérés comme nécessaires pour l'augmentation de la fertilité. *"De 1750 à 1880, la masturbation était conseillée en couple"*, relate Jean-Claude Piquard.

1880, la dégringolade

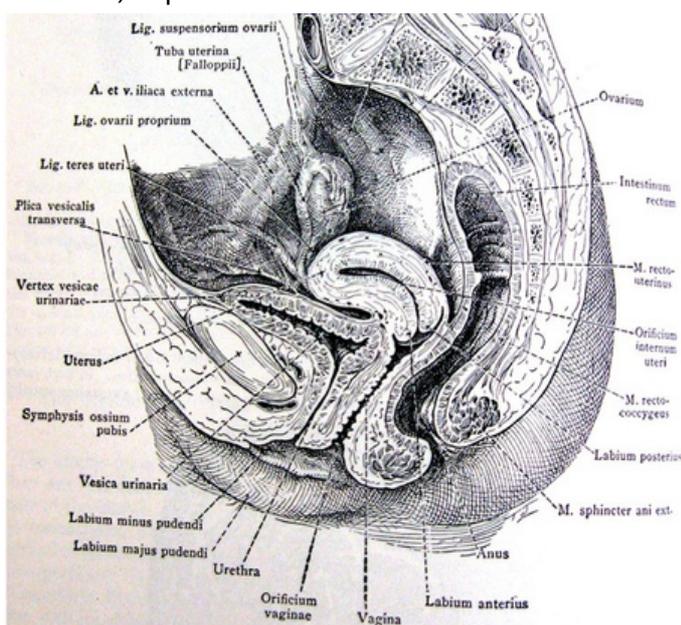
"Seulement vers 1880, la médecine découvre que la procréation est liée à la rencontre entre le spermatozoïde et l'ovule, et que l'ovule dépend du cycle menstruel, plus du tout du plaisir féminin", poursuit Jean-Claude Piquard. De nécessaire, le clitoris devient rapidement dangereux. *"La masturbation en couple, à l'époque, était vue comme un moyen de contraception. Et pour la pensée nataliste, elle était un vrai problème"*, précise-t-il. Cette image, qui veut démontrer les méfaits de la masturbation, illustre son propos :



Freud, que Jean-Claude Piquard surnomme "*le grand exciseur*", vient alors empirer la situation. Il répand l'idée qu'une fois pubère, une jeune fille ne doit "*investir que son vagin, et non plus son clitoris, pour devenir une femme*", rapporte le sexologue.

L'omerta des années 1960

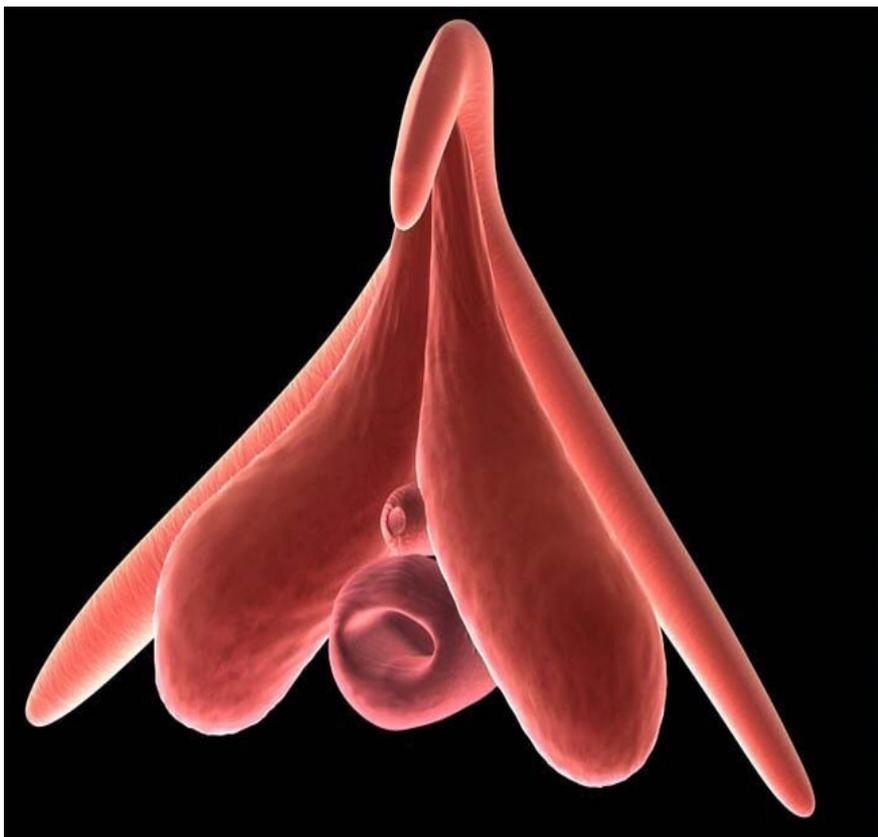
Le silence sur le clitoris atteint son apogée dans les années 1960, d'après le spécialiste. "*Le clitoris a peu à peu reculé.*" Dans les traités anatomiques, les *Gray's Anatomy*, qui sont mis à jour tous les dix ans environ, seules quatre lignes sont consacrées au clitoris pendant la période. Sur les illustrations, il disparaît peu à peu, comme le montre l'image ci-dessous. "*Quand on pense qu'avant ça, quatre pages détaillaient l'organe, expliquaient sa neurologie, etc*", regrette le sexologue, qui parle d'une "*mise à nuit*". Il a pu consulter les dictionnaires de l'époque, dans lesquels le mot "clitoris" n'est même plus défini. "*La science a reculé devant une idéologie nataliste*", déplore-t-il.



Le sexologue tient à rappeler un épisode qu'il juge significatif : *"Le clitoris et la vulve ont fait une petite apparition dans les manuels de sciences naturelles dans les années 1980, mais ils ont été rapidement supprimés après une attaque en justice de groupes religieux."*

La lente prise de conscience, jusqu'à 2017

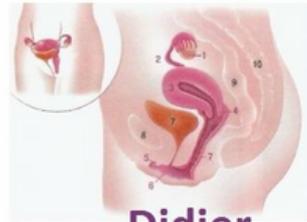
C'est l'urologue australienne Helen O'Connell qui vient briser l'omerta, en 1998. Elle décide de publier un dessin détaillé du clitoris, que l'on peut observer ici. *"Mais la médecine sexologique a pris beaucoup de retard"*, note Jean-Claude Piquard.



Dans les classes, le clitoris est rarement abordé. Dans le cadre de son mémoire, Annie Sautivet a réalisé une étude ([publiée sur le site](#) de Jean-Claude Piquard) en 2009 dans un collège de Montpellier (Hérault). Elle y explique que seules 16% des jeunes filles de 4e interrogées et 35% des élèves de 3e connaissent les fonctions du clitoris. [Les professeurs racontent](#), en effet, que l'organe n'est que rarement évoqué pendant les études de médecine. *"Au cours de ma formation, j'ai étudié l'embryologie, la manière dont se forment les organes reproducteurs, et l'influence du cerveau sur la reproduction. Le plaisir était absent des programmes"*, confirme un professeur de SVT de Mulhouse (Haut-Rhin) à *L'Obs*.

"Dans les manuels, il faut attendre 2017 pour que le clitoris revienne. Et un seul a franchi le pas", note Jean-Claude Piquard. Pour cette rentrée en effet, seule la maison d'édition Magnard a illustré l'organe dans sa totalité, comme le montre ce montage publié sur Facebook.

**Etat des lieux
de la représentation
du clitoris et de la vulve
dans les manuels scolaires
2016 et 2017
des nouveaux programmes
de collège**



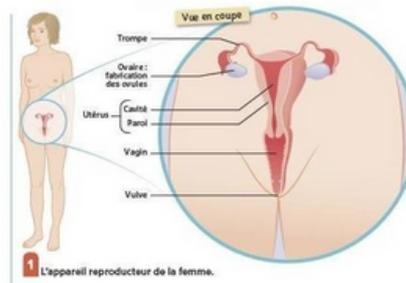
Didier



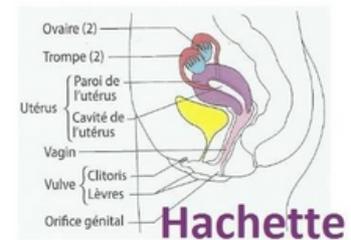
Bordas



Hatier



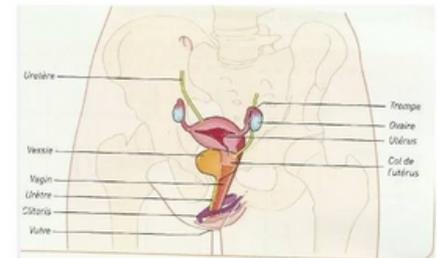
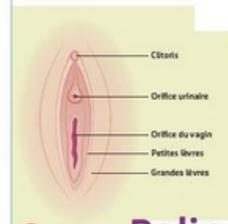
Belin



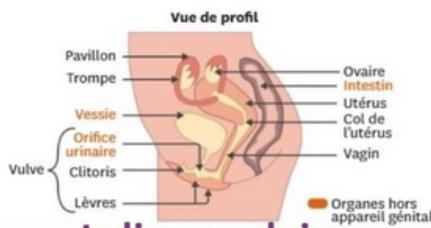
Hachette



Lelivrescolaire



Magnard



Nathan

<http://svt-egalite.fr>

"On commence à peine à en parler, il y a des initiatives", se réjouit Jean-Claude Piquard, qui évoque l'impression en 3D d'un clitoris par la chercheuse Odile Fillod, en 2016. Pour le sexologue, le clitoris a pourtant encore beaucoup de chemin à faire. Et pour accélérer les choses, Jean-Claude Piquard n'hésite pas à dessiner l'organe grandeur maximale dans des champs : 120 mètres, comme le décrit France Bleu, pour dénoncer le silence autour de cet organe.

Source: article de Camille Adaoust pour France Télévision, publié le 05/09/2017 (https://www.francetvinfo.fr/sante/sexo/on-commence-a-peine-a-en-parler-la-lente-evolution-de-la-representation-du-clitoris_2352366.html)

Pour Aller Plus Loin

ANNEXE 4 SITOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE, ÉMISSIONS RADIO ET BIBLIOGRAPHIE

Sitographie

- http://www.liberation.fr/direct/element/lanatomie-complete-du-clitoris-pour-la-premiere-fois-illustree-dans-un-manuel-de-svt_63763/
- <https://www.lesparleuses.fr/>
- <https://www.instagram.com/tasjoui/?hl=fr>

Filmographie

- « [Le clitoris](#) » de Lori Malépart-Traversy
- « [Majorité opprimée](#) » d'Éléonore Pourriat (2010)
- « [Venus : confessions à nu](#) » de Lea Glob et Mette Carla Albrechtsen
- « Vénus noire » d'Abdellatif Kechiche
- « A quoi rêvent les jeunes filles? » d'Ovidie
- « Miss Représentation » de Jennifer Siebel Newsom
- « [Viva la vulva](#) » de Gabrielle Schweiger
- « Sexe sans consentement » de Delphine Dilly

Émissions radio

- [France Culture LSD La Série Documentaire Rouge comme Règle épisode 1 à 4](#)
- [France Culture Les nouvelles de L'éco, les éclipses du clitoris](#)
- [France Culture LSD la série documentaire Sorcières](#)
- [France Culture Les pieds sur terre, Trouver l'orgasme](#)

Bibliographie

- « La fabuleuse histoire du Clitoris » Jean-Claude Piquard
- « Les joies d'en bas » de Nina Brochmann et Ellen Stokken Dahl
- « Le secret des femmes » d'Élisa Brune et Yves Ferroul
- « Descente au cœur du mal » de Raphaël Liogier
- « Ceci est mon sang » d'Élise Tthiébaud
- « Libres, manifeste pour s'affranchir des diktats sexuels » d'Ovidie et Diglee
- « L'Odyssée du vice » et autres bandes-dessinées de Delphine Panique
- « La bataille de l'intime » de Camille Froidevaux-Metterey et tous ses autres livres !

- « Sorcières la puissance invaincue des femmes » de Mona Chollet et tous ses autres livres !
- « Ces hommes qui m'expliquent la vie » de Rebecca Solnit
- « Nos mutineries » de Blanche Sabbah et Eve Cambreleng (BD)
- « Les sentiments du prince Charles », « Le palais des miroirs » de Liv Strömquist et tous ses autres livres !

À la 7^e place, nous retrouvons :
John Harvey Kellogg (1852-1943).



Vous croyez peut-être que le seul exploit de John Harvey Kellogg était l'invention des corn flakes ?

**PAS DU TOUT !
JOHN HARVEY
KELLOGG AVAIT
PLUSIEURS COR-
DES À SON ARC !**

Le domaine de prédilection de ce médecin était le sexe féminin - mieux encore, son objectif précis était d'empêcher les femmes de le toucher.



Notre John Harvey Kellogg brûle du désir d'empêcher les femmes de toucher leur propre sexe ! Car à l'époque, l'anti-onanisme était très tendance dans la médecine.



Kellogg rédige donc des manuels d'hygiène, dans lesquels il affirme que l'onanisme serait la cause du cancer de l'utérus, de l'épilepsie, de la folie ainsi que de diverses déficiences mentales et physiques.



Comme le monde est bien fait, c'est Kellogg lui-même qui a découvert le remède à la masturbation et ses dangers ! Dans son ouvrage "Quelques vérités pour les jeunes et les vieux"*, il écrit :



*Plain Facts for Old and Young
Burlington, Iowa, F. Segner & Co, 1888.

Alors, si vous pensiez que le pire crime dont Kellogg fut la cause soient les films publicitaires de sa boîte : ces pubs où des anorexiques s'étirent au bord d'une piscine tout en essayant de nous faire avaler qu'un bol de flocons de maïs grisâtres, c'est la belle vie...



... DÉTROMPEZ-VOUS - ou du moins ajoutez au portrait du fondateur de cette entreprise qu'il adorait verser de l'acide sur les clitoris!



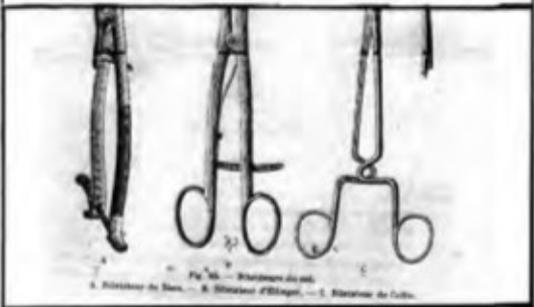
Ce qui nous amène au 6e sur notre liste des hommes qui ont porté un peu trop d'intérêt à ce qu'on appelle le " sexe féminin ", à savoir ...



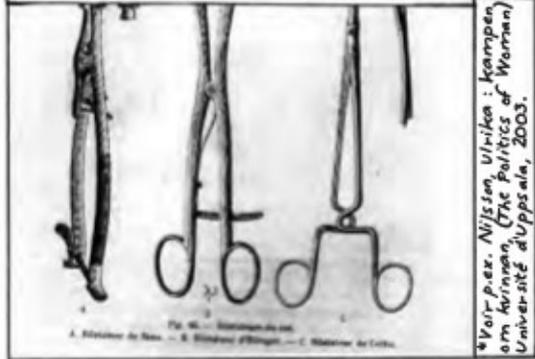
Le docteur anglais Isaac Baker Brown (1811-1873).



Le docteur Baker Brown fut lui aussi un opposant farouche à l'onanisme féminin. Sa méthode pour empêcher les femmes de se masturber consistait carrément à procéder à une ablation du clitoris.



La clitoridectomie était à l'époque une opération tout à fait courante, et un grand nombre de médecins la pratiquait aussi en Suède.*



*Voir par ex. Nilsen, Ulrika : Kampen om kvinnan, (The Politics of Woman) Universitet i Uppsala, 2003.

Le docteur Baker Brown entretenait une affection (si ce n'est une passion) toute particulière envers la clitoridectomie et il y voyait la solution à toutes sortes de problèmes. L'opération était pratiquée pour soigner par exemple l'hystérie, le mal de tête, la dépression, l'irritation spinale, la perte d'appétit et la désobéissance.*



* Nilsson, Ulrika p. 56

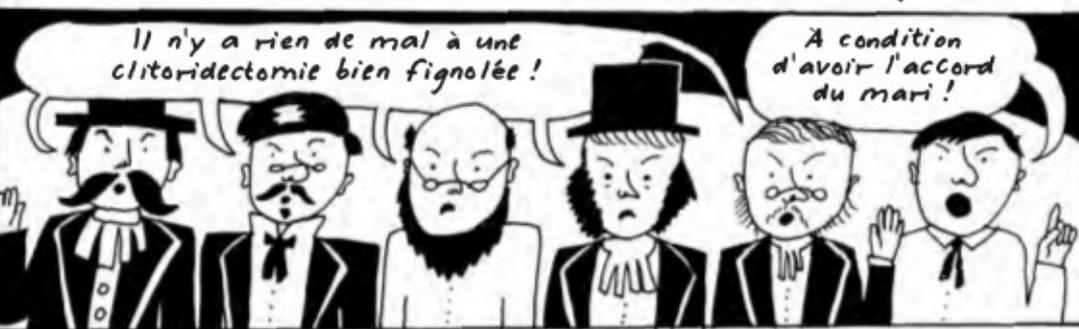
En 1857, les femmes anglaises obtiennent le droit de divorcer. Cinq d'entre elles exercent ce droit et se voient offrir une clitoridectomie "à la Baker Brown" en prime.

Que veux-tu que je te dise ? on s'est éloignés l'un de l'autre, on n'a qu'à ...



* Nilsson, Ulrika p. 56

Au milieu des années 1860, il s'avère que le docteur Baker Brown, à plusieurs reprises, a imposé l'opération à ses patientes, sans leur en expliquer les conséquences. Il est finalement exclu de l'ordre des médecins. Le pire d'après ses confrères, c'est que Baker-Brown ait opéré des femmes mariées sans "demander aux maris leur accord préalable".



La popularité de la clitoridectomie ne se dément pas avant la fin du XIX^e siècle, et aux États-Unis la dernière ablation médicale d'un clitoris a eu lieu en 1948 - il s'agissait d'empêcher une petite fille de cinq ans de se masturber.*



* Walker, Barbara, The Women's Encyclopedia of Myths and Secrets, New Jersey 1996, p. 171

